

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

31.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SECRET DE L'INTENDANT

DEUXIÈME PARTIE — L'IDÉE DE M. DE VIVONNE

XVI

—C'est M. de Badières qui se dirige vers le pavillon de Mme Aurore, dit le docteur après avoir regardé.

A cette réponse, Brichet se retourna vivement vers Pigeot pour voir l'effet produit sur le coupable par le nom du juge. Mais l'intendant secoua ironiquement la tête en reprenant d'une voix calme.

—Je vous devine, M. Brichet; vous êtes curieux de savoir si je tremble. Non, croyez-le bien. Quand, comme moi, durant près de trois années, on a joué une aussi grosse partie, on n'est pas sans avoir pensé à ce qui vous attend à la fin, en cas d'insuccès. J'ai perdu, et je me suis préparé d'avance à payer. La mort ne m'effraye pas. Mais le jour où la justice étendra la main vers moi, M. de Badières sera fort surpris d'apprendre qu'il a été mon complice involontaire en cette ruse hardie dont j'ai eu l'idée.

—Que voulez-vous dire? fit Brichet.

—Écoutez moi, vous me comprendrez. Les

jours qui suivirent mon attentat sur vous furent pour moi remplis de terribles angoisses. A chaque instant, je tremblais de voir arriver ici la justice, guidée par ce cadavre que je croyais avoir été ramassé par le guet. Les semaines se passèrent une à une sans rien révéler; alors je respirai. Puis je vins à me rappeler que vous étiez porteur d'une importante somme quand je vous

avais frappé. Je m'imaginai que celui qui avait trouvé le corps s'était hâté de le faire disparaître, au lieu de prévenir la justice, afin de s'approprier l'argent. Au bout de six mois, le souvenir de mon crime, loin de me faire trembler, ne m'inspirait plus que la rage de l'avoir inutilement commis.



« Merci, mon Dieu, vous qui permettez que je puisse enfin écouter sans remords l'amour de Raoul ! »

En parlant ainsi, Pigeot serra convulsivement les poings.

—Oui, reprit-il, j'avais échoué par excès de précaution. Je vous avais tué pour enrichir ma petite fille. Mais, pour tout le monde, vous n'étiez pas mort; on vous croyait en voyage... de sorte que votre succession n'était pas ouverte. Chacun espérait votre retour... quand, moi, je vous savais défunt. Et la fortune était là qui attendait, sans maître... car il fallait que votre décès fût prouvé... Par qui?... Seul, je pouvais affirmer votre trépas. Un instant j'eus l'idée de me livrer à la justice et d'avouer mon crime, afin que, votre mort ainsi constatée, on ouvrit enfin ce testament fait en faveur de ma petite-fille.

Brichet et Maurice écoutaient, silencieux, parler cet homme que l'amour paternel avait trois fois fait assassin et, malgré eux, sentaient une miséricordieuse pitié se glisser en leur âme.

Après un nouveau silence, Pigeot reprit :

—Vers cette époque, Cartouche se fit prendre. Le jour de l'exécution, ce fut M. de Badières qui reçut sa confession. Parmi tous ses complices, il vous désigna, vous, M. Brichet.

—Moi !!! fit le procureur en tressautant de surprise sur sa chaise.

L'intendant laissa paraître un triste sourire sur ses lèvres.

— Oh ! fit-il, Cartouche a pu être trompé par cette ressemblance ; car moi, qui vous connais si bien, j'en fus la dupe pendant cinq minutes. Tenez, voici M. Maurice qui vous certifiera cette étonnante ressemblance.

— C'est vrai, dit le docteur. Quand, après sa première congestion cérébrale, je fus appelé près de celui qui jouait ici votre rôle, il me fallut chercher au cou la cicatrice de votre blessure pour être bien assuré que ce n'était pas vous. J'avais sous les yeux votre fidèle image. Des jumeaux ne se ressemblent pas mieux. Un moment, j'ai pensé que vous aviez un frère.

— Non, mes père et mère n'ont jamais eu d'autre enfant que moi, affirma Bricbet convaincu.

Et, se retournant vers Pigeot, il lui fit signe de continuer.

— Étouffé de cette dénonciation que Cartouche avait appuyés d'un portrait de vous, M. de Badières, n'écoutant que son amitié, accourut ici pour m'envoyer vous dire de fuir au plus vite. Il m'avait donné l'adresse, le mot de passe, sans pourtant m'annoncer qui j'allais rencontrer.

« Quand je fus en présence de cet homme, une si subite émotion s'empara de moi que, pendant les cinq premières minutes, ma gorge contractée ne put laisser passer une seule parole. Je me croyais devant ma victime qui allait prendre sa revanche. Lui me regardait soupçonneux et inquiet.

— Ah ! s'écria-t-il, est-ce que vous êtes monté ici pour imiter la carpe qui se pâmé ?

« Je lui transmis le conseil de fuir, en lui apprenant la dénonciation de Cartouche. J'avais eu le temps de l'examiner ; son langage, ses gestes, son maintien, tout m'avait révélé mon orreur. Alors, je ne sais quel pressentiment m'inspira la pensée que je pourrais un jour utiliser cette surprenante ressemblance.

« Je ne prononçai pas le nom de M. de Badières, et, me donnant pour un affilé de la banlieue qui venait lui conseiller de se mettre à l'abri, je parvins à l'entraîner vers une autre retraite.

— Laissons s'apaiser le premier feu de la police, lui dis-je ; elle finira par se calmer et nous trouverons encore quelques jolis coups à exécuter.

— Bou ! fit-il, je vais faire le mort dans ce trou. Prévenez-moi quand il sera temps de sortir.

« Je revins au quai de Béthune sans me douter de l'autre et non moins poignante émotion qui m'y attendait. Le chevalier de Lozeril s'était présenté à l'hôtel et, se trouvant en présence de M. de Badières, il se mit, à propos de Cartouche, à faire le récit d'une nocturne et dramatique aventure où il avait pris part. J'étais là, écoutant impassible en apparence.

« L'inconnu qui m'avait fait fuir eût abandonnant le cadavre, s'était lui... seul témoin qui pût me perdre... après deux ans de sécurité. Quand on lui présenta un portrait de vous dont on ignorait le sort et qu'on supposait voyageant, si de Lozeril l'avait reconnu, la justice prenait l'éveil.

— Non, dit alors le chevalier, ce n'est pas là l'homme assassiné.

« Mais en regardant le portrait, une expression d'étonnement, que j'avais surprise, venait de passer sur son visage. Il avait menti ! je devinai en lui un audacieux drôle. Ses hardis regards attachés sur Pauline, me firent trembler pour elle et je songai à la tuer.

— L'impunité vous encourageait, malheureux ! prononça Bricbet.

Pigeot haussa les épaules.

— Oh ! fit-il, je n'eus pas à me donner la peine de chercher

le moyen de m'assurer cette impunité ; ce fut de Lozeril lui-même qui me le fournit. Se croyant menacé par Annibal, et, en vue de se procurer une vengeance posthume, il eut l'imprudence d'écrire ce billet où il se déclarait victime du capitaine et d'Aurore qui avaient voulu, par sa mort, assurer le secret de la disparition de Bricbet qu'ils avaient tué. Pendant qu'il l'écrivait, je lisais ce billet par-dessus son épaule.

« Quand il me le redemanda à son départ, il eut la bêtise de ne pas le déchirer et il s'éloigna en l'emportant dans sa poche. Je coupai vite au court par le jardin, je sortis par la petite porte et, pendant qu'il faisait le grand tour, j'allai attendre son passage au carrefour. Il tomba comme une masse en poussant un seul cri.

— Encore un client qu'il m'envoyait, pensa Maurice en se rappelant tous les incidents qui avaient suivi.

Pigeot fit entendre un rire sourd.

— Oh ! continua-t-il, j'ai bien dormi cette nuit-là, car je me croyais enfin arrivé au but de tous mes efforts. Je n'avais plus rien à craindre du Lozeril, que je pensais avoir tué, et, par la lettre qu'on trouverait sur le cadavre, j'allais être vengé d'Annibal et d'Aurore, ces deux oiseaux de proie qui étaient venus s'abattre sur la fortune de ma petite-fille.

« Cette accusation du meurtre de Bricbet allait donc faire cesser la croyance qu'il était en voyage... le procès établirait sa mort... amènerait l'ouverture du testament qui enrichissait Pauline. Je triomphais... sans danger pour moi... aux dépens d'Aurore et de Fouquier que j'exécrais. Ah ! oui, je le répète, j'ai passé de une bonne nuit.

Muets et frissonnants, Bricbet et Gardie croyaient rêver. Il leur semblait impossible qu'une aussi implacable férocité pût naître de l'amour paternel.

Bientôt, avec l'accent de la rage, l'intendant poursuivit :

— Quelles souffrances j'ai endurées à ce procès maudit en voyant, une à une, s'éteindre toutes mes espérances, en sentant que mes deux ennemis devaient sortir du piège où j'avais su les attirer. Quelque chose m'a craqué dans le cerveau, et j'ai cru que j'allais devenir fou en écoutant à l'audience, Baudouin raconter que, par erreur, vous aviez dû brûler le testament... le vrai... celui qui faisait hériter mon enfant.

L'intendant se tourna vers Maurice.

— Tenez, fit-il, vous rappelez-vous, monsieur Gardie, quand, assis près de moi, vous m'avez dit que, si Mme Aurore était reconnue innocente, le testament fait en sa faveur resterait valable, malgré l'erreur commise... vous rappelez-vous comme j'avais l'air calme ?... Eh bien, le sang m'inondait la poitrine, que je fouillais de mes ongles.

Pigeot s'arrêta pour céler d'un rire strident.

— Ah ! vous me menaciez de la justice ! mais ses plus horribles tourments n'approcheront jamais de la torture qui m'a broyé ce jour-là. Quoi ! j'avais travaillé pour ces créatures maudites qui allaient sortir du tribunal pour s'emparer des millions de Pauline... car, Bricbet trouvé mort, son testament était valable ! il n'était plus là pour le refaire ! C'était fini !

« Et je me sentais mourir, étranglé par la fureur, étouffé par le désespoir ! Tout s'écroulait autour de moi. Pour la troisième fois j'étais vaincu, et je ne voyais plus un moyen de continuer mon œuvre.

En parlant ainsi, la voix de l'intendant s'était animée au souvenir de ses souffrances. Il se calma subitement et continua d'un ton où perçait la joie :

— Non, tout n'était pas fini ! Tout à coup se dressa dans ma mémoire l'homme dont l'incroyable ressemblance m'avait un

instant trompé... Brichet n'était pas mort ! je pouvais le ressusciter !... Alors je m'élançai comme un insensé hors du tribunal, et je courus à la retraite où se cachait le bandit.

« En me voyant apparaître le misérable poussa un cri de joie.

— Ah ! c'est vous ? fit-il : je croyais que vous m'aviez oublié et je songeais à prendre mon vol, malgré Dame Potence qui me guette.

« Chez les débitants du quartier où il allait le soir acheter en une seule fois les provisions de plusieurs jours, il avait entendu répéter, depuis trois mois, que chaque semaine ne se passait pas sans qu'on rouât ou pendit quelques complices de Cartouche. Aussi, se croyant recherché activement par la police, il avait vécu tapi dans son antre. Mon arrivée lui prouvant que j'avais besoin de lui, il ajouta vivement :

— Vous avez donc trouvé quelque mignonne expédition qui me permettra de filer et de vivre à l'étranger, loin de ce Paris trop chaud pour ma santé ?

— Voulez-vous gagner trente mille livres en quinze jours ? lui demandai-je.

Il ouvrit des yeux démesurés à cette proposition et répondit sans hésiter :

— Accepté. Que faut-il faire.

— Avez-vous de l'audace ?

— La timidité ne m'a jamais rendu sérieusement malade.

— Êtes-vous sûr de votre mémoire ?

— Parfaitement sûr.

— Savez-vous écrire ?

« Il éclata d'un rire moqueur.

— Si je sais écrire ? mieux que cela, fit-il, beaucoup mieux que cela !

Il tourna son regard sur la table où s'étalait un papier écrit, grasseuse feuille qui avait servi à envelopper quelque comestible de son dernier repas.

— Tenez, dit-il, ce matin je m'ennuyais ; voyez donc ce que je me suis amusé à faire pour me distraire.

« Je pris le papier. Entre les lignes écrites, Lundi avait reproduit chaque mot, si exactement imité que c'était à croire qu'une même main avait tracé le tout. Mon cœur bondit de joie à la vue de ce talent de faussaire.

— Bien, dis-je, maintenant écoutez moi avec la plus grande attention, car il ne faut pas échouer dès la première épreuve.

« Et je lui dis ce qu'il avait à faire en se présentant au tribunal. Le temps pressait trop pour lui donner de très amples détails ; il me fallait me confier à son intelligence.

— Bon, bon, répétait-il, dans les moments difficiles, je m'en tirerai par les larmes et l'émotion qui me fera un peu perdre la tête.

— Une fois sorti de ce début dangereux, votre rôle vous sera plus facile ; car, chaque jour, à loisir, je vous donnerai une leçon.

« Les trente mille livres promises lui avaient paru d'abord une énorme somme, mais quand il sut ce que j'attendais de lui, il prononça une phrase qui aurait dû m'avertir, alors, du péril auquel je m'exposais. Comme je le voyais réfléchir, je crus qu'il hésitait et je lui dis :

— Dans quinze jours je vous rendrai votre liberté et vous pourrez filer.

— Avez les trente mille livres ?

— Oui, comptez dessus,

— Hum ! dit-il, c'est bien mince salaire pour si grosse besogne.

« J'eus l'imprudence de ne pas faire attention à ce premier cri de la cupidité qui s'éveillait. Pressé par le temps, je courus prendre dans la détroite de mon maître un costume complet que je revins faire endosser à mon homme. Ainsi vêtu, c'était, à s'y méprendre, M. Brichet en personne. Tout en s'habillant, Lundi se tordait de rire en répétant :

— Je vais les rouler tous !

« Après quelques dernières recommandations, je le précédaï au tribunal. Cinq minutes après, il arrivait à son tour, et vous savez l'effet qu'il produisit.

— C'était, un hardi coquin, dit Brichet.

— Oui, et ce fut en voyant l'impudent aplomb et l'audacieuse intelligence du drôle que je compris qu'elle fono j'avais commise en me servant de lui.

— Alors l'idée vous vint de le tuer aussi ? demanda Maurice.

— Non ! fit l'intendant d'un ton bref ; mon intention était de tenir loyalement le pacte. Si plus tard, j'ai tué Lundi, c'est qu'il m'y a contraint.

— Continuez, dit Brichet.

— Dès le premier soir, au souper de famille, je me pris à trembler quand je reconnus en lui le terrible vice de l'ivrognerie. Un mot imprudent, prononcé dans l'ivresse, pouvait nous perdre. Cette fois, pourtant, il sut se modérer.

« Quand, le soir, renfermés dans son appartement, nous nous trouvâmes seuls, je lui en fis le reproche ; il eut sa première révolte.

— Ah ! ça, s'écria-t-il, crois-tu donc que tu me mettras en pièces ripaille pour que je fasse le dégoûté ?

« J'obtins qu'il ne boirait que le soir, chez lui, loin de tous les regards.

— Soit ! j'y consens, dit-il ; mais ce n'est plus trente mille, ce sera cent mille livres que tu me compteras au départ.

« J'étais pris, il fallut me soumettre. Tous les soirs, enfermés ici sous prétexte de lire des aventures de voyage, je lui apprenais tous les détails à l'aide desquels il pouvait soutenir son personnage. Après quoi, je le laissais à son orgie solitaire.

« Je m'occupais aussi de préparer sa disparition, en annonçant partout que la manie des voyages tourmentait toujours mon pauvre maître, qui, un beau matin, était capable de décamper encore à la sourdine, comme la première fois.

Maurice interrompit Pigot pour dire en souriant :

— Oui, mais Lundi trouvait maintenant la place trop bonne pour la quitter.

— C'est vrai, avoua l'intendant. Quand je lui réclamais ce testament qu'il devait me faire, il me répondait :

— Demain, mon cher.

— Mais il me le faut.

— Bast ! je ne vois rien qui presse.

« Enfin, un jour il me déclara audacieusement qu'il était déterminé à ne plus abandonner le personnage que je lui avait fait jouer. Dans la fureur qui s'empara de moi, je m'écriai :

— Mais je te tueraï, misérable !

— Ah ! que nenni, dit-il, vous tenez trop à avoir votre testament :

— Ecrivez-le donc. Je te donne, non plus cent, mais deux cent mille livres.

— Ta, ta, ta, fit-il en ricannant, je suis trop vieux pour être un étourneau. Une fois que vous auriez votre papier, ma peau ne vaudrait plus cher :

« J' avait raison, il me tenait par ce testament. Le soir où l'ivresse s'étendit à mes pieds, foudroyé par la congestion, j'aurais pu l'achever... mais je n'eus pas obtenu mon acte... j'avais besoin qu'il revênt... et j'allai vous chercher, monsieur Maurice.

Pendant cette longue confession, la pleine nuit était arrivée emplissant la chambre de son ombre. Il leur fallait rester dans l'obscurité, car une lumière aurait révélé leur présence dans l'appartement du mort.

Grave et triste, l'intendant poursuivit :

— Mais tout ce que m'avait fait souffrir Lundi n'était rien, comparé à ce qui m'attendait quand la susceptibilité imprudente du notaire Baudouin eut mis la fortune entière dans les mains de ce bandit. Comprenez vous ma poignante anxiété de toutes les heures, en songeant que cet homme pouvait s'enfuir avec les millions de Pauline— ces millions qui m'avaient déjà rendu deux fois assassin ?

Comme si, en ce moment, il souffrait encore de la terrible inquiétude qui l'avait jadis torturé, Pigeot fit entendre un rauque gémissement.

— Les rôles étaient maintenant changés, continua-t-il. Lundi voulait partir ; moi, je veillais à ce qu'il ne pût s'éloigner. J'ai passé bien des nuits, à l'affût sur son passage. C'était un actif adversaire... qui ne se leurrerait pas d'illusions. Il avait compris que son refus de m'écrire un testament n'était plus sa sauvegarde.

« Entre nous, il ne pouvait plus être question de l'acte. A quoi m'aurait-il servi sans les millions ? C'était la fortune qu'il me fallait reconquérir, et Lundi devinait que pour lui se dressait un danger de mort. Alors la peur le prit, mais sans le faire renoncer à son projet.

Contre ma vengeance qui veillait, il se fit garder à vue par Annibal..., puis par de Lozeril, cet imbécile qui, un instant, se crut accepté pour gendre, quand l'autre ne l'avait attiré ici que pour sa propre sécurité.

— Ma pauvre enfant ! promise à un pareil sacrifiant ! murmura Brichet, saisi d'effroi à la pensée qu'une pareille union aurait pu se conclure.

— Oh ! monsieur Brichet, dit Pigeot, n'avez pas l'idée que ce mariage était possible. J'aurais poignardé cet homme. Pour ma petite fille bien-aimée, j'avais depuis longtemps fait choix d'un bon et honnête homme auquel je la destinais. J'avais vu naître l'amour entre ces jeunes gens et je l'avais laissé croître. A mon ambition de rendre Pauline riche se joignait l'ardent désir de la faire heureuse. Me comprenez vous, Maurice ?

Avant que Gardie pût répondre, Brichet le devança.

— Moi, je vous en ai compris, Pigeot, dit-il, Dès ce soir vous aurez la preuve que votre protégé était aussi le mien.

— Merçi ! prononça l'intendant d'un ton où résonnait une indicible joie.

Dans l'ombre, Maurice avait cherché la main de Brichet et, tout tressaillant de bonheur, il l'a serrée dans les siennes.

Comme s'il avait hâte d'en finir, l'intendant reprit d'une voix brève et pressée :

— Lundi avait cru pouvoir, à un moment donné, se servir de ces deux hommes pour m'empêcher de le poursuivre quand il s'enfuirait. A mon tour, par mes confidences, j'en fis deux dogues affamés que je lâchai sur les millions.

« La fuite lui devint impossible, car de Lozeril et Annibal faisaient trop bonne garde auprès de cette fortune qu'ils regardaient comme à eux.

« C'est quand, délivré de ses rivaux morts, il se préparait

à fuir qu'il m'a rencontré sur sa route. Une fois le testament obtenu de lui, je l'ai tué sans pitié.

Après cet aveu de son troisième crime, Pigeot se laissa tomber sur une chaise et, la figure entre ses mains crispées, il murmura d'un accent brisé :

— Dans cette lutte que soutenait mon amour imense pour Pauline, Dieu n'était pas pour moi, monsieur Brichet, puisque à l'heure où je me croyais au but il vous a fait apparaître comme un vengeur. Je cesse de combattre, j'en avoue vaincu : vous pouvez me livrer à la justice.

Brichet se leva.

— Ecoutez-moi, Pigeot, dit-il d'une voix sévère.

Mais au moment où le procureur allait continuer, un bruit de pas se fit entendre dans le jardin.

Il semblait s'approcher de la maison.

Caché dans l'ombre, Maurice se pencha par la fenêtre ouverte et écouta.

— Ils sont deux, souffla-t-il.

Au bruit des pas se mêlait le chuchotement de voix qui causait. Dans l'obscurité, il était impossible à Maurice de distinguer qu'ils étaient ces nocturnes promeneurs.

Peu à peu ils arrivaient,

— Entrent-ils dans l'hôtel ? demanda le procureur au médecin.

La distance raccourcissait permettait à Gardie de mieux voir.

— Non, dit-il tout bas, ils longent la muraille et vont passer sous la fenêtre.

Au bout d'un instant, une voix monta qui disait :

— Plaçons-nous sur ce banc et attendons ; il ne peut tarder.

— C'est de Badières, pensa Brichet, qui reconnut cet accent.

— A quelle heure vient-il ? demanda une seconde voix, qui apprit au procureur que l'autre personne était Aurore.

— A neuf heures, mon enfant, répondit le juge.

Et tous deux se mirent sur le banc placé sous la fenêtre où écoutait le procureur, qui murmura :

— Qui attendent-ils ?

XV

Au milieu du silence de la nuit, l'horloge de l'église Saint-Louis tinta lentement neuf coups.

— Rentrons, mon enfant, prononça le juge. Il faut se recoucher pour recevoir M. de Cambias.

Ce nom fit tressaillir Brichet.

— Quelle trahison ! murmura-t-il indigné ; de Badières, que je croyais être mon ami, prête la main aux amours de ma femme et de son amant.

— Vous oubliez donc, monsieur Brichet, que vous êtes mort et enterré ? lui souffla Maurice.

Le docteur avait raison. Excepté pour les deux hommes qui se tenaient à ses côtés, le procureur Brichet dormait de l'étrange sommeil dans les caveaux de sa paroisse.

A cette proposition de regagner son pavillon, la voix un peu suppliante d'Aurore répondit :

— Oh ! restons sur ce banc ; l'air tiède de cette soirée me fait tant de bien. Et puis, monsieur de Badières, il me semble que la Providence, qui nous prie en pitié, M. de Cambias et moi, va nous regarder du haut du ciel et nous bénir.

— A'ors, mon enfant, comme à cette distance nous n'entendions pas frapper, il me faut aller ouvrir la petite porte du jardin, dit le magistrat.

Dès qu'il se fut éloigné, Auroro s'agenouilla sur le sable et, avec l'accent d'une profonde reconnaissance, elle s'écria :

— Merci mon Dieu, vous qui permettez que je puisse enfin écouter sans remords l'amour de Raoul !

— Elle se croit veuve ! dit tout bas Bricbet à Maurice.

— Puisque vous êtes enterré, répéta ce dernier.

Il était temps que M. de Badières allât ouvrir au visiteur attendu, car, aussitôt, le pas pressé d'une personne qui accourait se fit entendre, et M. de Cambiao vint tomber aux pieds d'Auroro qui s'était relevée et, doucement émue, avait écouté approcher celui qu'elle aimait.

— Je vous revois donc, mon Auroro adorée ! s'écria le jeune homme dont les lèvres ardentes s'imprimaient amoureuxment sur deux mignonnes mains qu'on lui avait abandonnées.

Frissonnante sous les baisers du baron, Auroro se laissa retomber sur le banc et balbutia :

— Raoul, vous êtes enfin délivré !

— Il y a une heure, les portes de la prison se sont ouvertes pour moi, et je suis accouru ici, fou de bonheur, car M. de Badières m'a appris que la mort avait rompu les tristes liens que vous supportiez, sans oser les maudire.

À genoux, un bras passé autour de la taille d'Auroro qui s'efforçait de se dégager, de Cambiao, enivré de joie, continua :

— Libre ! Auroro, vous êtes libre ! Notre amour, qu'un vieillard riche avait brisé, va pouvoir renaître. Vous serez donc à moi, mon adorée ! vous n'aurez plus à invoquer ces devoirs qui vous rendaient impitoyable à toutes mes prières. Que m'importe maintenant l'exil, puisque vous serez là, près de moi... vous, mon bien, mon âme... ma femme !

Et, tout palpitant d'amour, le jeune homme murmura bien bas à l'oreille d'Auroro qui tremblait éperdue aux accents passionnés de cette voix chérie :

— Je t'aime !... je t'aime !... viens avec moi... fuyons ensemble.

— Vous oubliez donc votre promesse, monsieur de Cambiao, prononça sévèrement M. de Badières qui venait de rejoindre les deux amants. Oui, vous oubliez que vous avez promis de partir seul.

À ce reproche Raoul retrouva son sang froid.

— Merci, monsieur, de m'avoir rappelé ma parole, dit-il en faisant sur lui-même un douloureux effort.

Le juge continua en s'adressant à Auroro :

— Si pénible qu'il puisse être, je demande à madame de faire un dernier sacrifice à la mémoire de mon vieil ami. Par trop d'ér pressément à quitter le nom de celui qui n'est plus, ne montrez pas au monde combien vous pesai un mariage malheureux. Bricbet, en vous épousant voulait faire votre filioité, et, croyez-moi, il eût renoncé à cette union s'il eût appris qu'il se jetait à la traverso de votre bonheur.

— C'est la vérité, pensa Bricbet, auquel chaque mot de son ami montait distinct.

Le magistrat poursuivit :

— S'il est vrai qu'il n'est plus rien de cashé pour ceux qui sont mort, le défunt doit savoir maintenant combien vous avez été fidèle épouse pour celui qui avait brisé votre avenir en enchaînant vos jeunes ans à sa vieillesse. À vous qui avez souffert sans vous plaindre, je demande de porter encore quelques mois ce nom d'un honnête homme, qui eut le tort d'oublier que la jeunesse appelle la jeunesse et qu'il est un âge où le cœur se doit plus battre que pour l'amour paternel.

Sans la nuit, Maurice et Pigeot auraient pu voir Bricbet

qui, pâle, appuyé sur le montant de la fenêtre, écoutait tout pensif les paroles de M. de Badières.

Auroro s'était relevée résolue :

— Vous avez raison, monsieur, dit-elle. Oui, J'ai ce dernier devoir à remplir. Le monde ne doit pas savoir que ce mariage faisait le malheur de ma vie. Si l'on veut, M. Bricbet eût toujours ignoré qu'au fond de mon cœur venait un amour que ma probité d'épouse laissait sans espoir, et que, sans maudire, j'acceptais le martyre qu'il m'avait involontairement imposé.

— Oui, bien sot est le vieillard qui prétend se faire aimer, murmura tristement Bricbet, qui la tête penchée, avait tout entendu.

Auroro s'était retournée vers de Cambiao et, avec un accent qu'elle cherchait vainement à rendre ferme, elle lui dit :

— Partez, Raoul, dans une année seulement je vous rejoindrai.

À cet arrêt qui roulait son bonheur, le baron n'opposa pas un seul mot. C'était encore un sacrifice qu'on lui demandait, son amour s'y résigna courageusement.

— J'attendrai, dit-il.

Puis, se penchant sur la main de la jeune femme, il y déposa un long baiser et ajouta :

— Dans un an, Auroro.

Et il disparut derrière les massifs du jardin.

— Comme ils s'aiment ! soupira Bricbet toujours aux écoutes.

Brisée par l'émotion, Auroro pleurait silencieuse. M. de Badières devina cette douleur que l'obscurité empêchait de voir.

— Consoloz-vous, mon enfant, dit-il ; la mort de M. de Lozari va laisser s'éteindre l'affaire. J'obtiens facilement le retour du baron et, dans un an, je vous rendrai le service que Pauline attend de moi ce soir.

— Que voulez-vous dire ?

— Voyez-vous d'ici, à travers les arbres, les vitraux de l'église Saint-Louis qui s'éclairaient peu à peu ?

— Oui, fit Auroro.

— Tout s'y prépare pour le mariage de Pauline, qui, ce soir, à minuit, épouse le docteur Gardie. Beaudouin et moi nous en sommes les témoins.

Maurice n'eut que le temps de mettre la main sur la bouche de Pigeot. En apprenant ce mariage qu'il avait tant souhaité, le vieil intendant allait pousser un cri de joie qui eût trahi leur présence à Mme Bricbet et au juge.

— Oui, continua M. de Badières, Pauline, déjà conseillée par son cœur, s'empresse d'obéir à la volonté dernière exprimée par son père en son testament. Elle doit partir après la cérémonie.

— Si vite ? dit Auroro.

— Son mari a hâte de lui faire quitter cette maison où trop de lugubres souvenirs l'attristent.

— Je veux aller aussi à l'église prier pour son bonheur. Retournons à mon pavillon, M. de Badières ; nous y attendrons l'heure de la messe, dit la jeune femme.

Et, appuyée sur le bras du juge, Auroro s'éloigna du banc. Après leur départ, le procureur était resté muet et immobile. Maurice s'étonna de ce silence.

— Que désirez-vous, monsieur Bricbet ? dit-il ; m'autorisez-vous enfin à annoncer votre retour à Pauline éplorée ?

À cette question, Bricbet sembla se recueillir ; puis, d'une voix lente et grave.

— À quoi bon ? dit-il. Si je reviens ici prendre ma place,

la justice demandera compte de cet homme qui a joué mon rôle... et il faudra lui livrer le père de ma première femme, l'aïeul de Pauline. Oseriez-vous me le conseiller, Maurice ?

—Non, fit le docteur.

—Si Je me représente, j'enchaîne encore à ma vie une malheureuse créature que j'ai fait involontairement souffrir. Après avoir espéré un avenir d'amour, Auroro verra son existence rivée à celle d'un vieillard qu'elle n'a jamais aimé... et elle en mourrait.

Brichet secouru mélancoliquement la tête.

—Non, non, fit-il. A celle qui, quand elle me devait maudire, est restée épouse chaste, je dois donner la seule récompense qui puisse lui faire oublier les jeunes années que je lui ai prises.

Se tournant du côté du pavillon qui abritait sa femme, Brichet prononça d'un ton résigné :

—Auroro ! tu peux épouser Raoul... Dès ce jour, tu es libre et veuve.

—Que voulez-vous donc faire ? s'écria Maurice, effrayé par la crainte d'un suicide.

—Je veux être ce que je suis... mort, bien mort... je resterai « défunt Brichet » Oul, je serai mort pour Paris... mais là-bas, loin d'ici, sur les côtes de Provence, dans une retraite que je me suis choisie... et où je vais vous précéder de quelques heures... vous m'attendrez Pauline après votre mariage et, là, entre vous deux, mes enfants, je visillirai paisible, me rappelant ces paroles que prononçait tout à l'heure de Badières : " qu'il est un âge où le cœur ne doit battre que pour la paternité."

Et, s'adressant à Pigeot :

—Beaudouin lui-même s'est laissé tromper au faux testament, écrit par Lundi, qui donne la fortune à Pauline, en assurant l'avenir d'Auroro. Je veux qu'il reste, car je n'aurais pas fait mieux... Quant à vous Pigeot, je vous laisse vivre... tâchez de vous repentir.

L'intendant courba la tête et murmura :

—Mon enfant va être heureuse et riche : je n'ai plus de raison de vivre.

Et sa main tâta dans sa poche la fiole, à moitié pleine de poison qu'il avait versé à Lundi.

Brichet était revenu à Gardie.

—Je pars, Maurice, dit-il. Dans quelques heures vous me suivrez. Faites hâte, mon ami, par pitié pour un pauvre père qui n'a pas, depuis si longtemps, pressé sur son cœur sa fille chérie.

Et Brichet s'éloigna, laissant Gardie écouter, tout anxieux, s'il ne rencontrerait personne. Le docteur le vit bientôt traverser le jardin et disparaître dans l'ombre épaisse.

Il voulait à son tour quitter la chambre, quand la main de Pigeot se posa sur son bras.

—Monsieur Maurice, lui dit-il, tout à l'heure vous allez amener une petite-fille, que je ne revirai plus. Au sortir de l'église, je vous en supplie, faites qu'elle m'embrasse. Ce sera le premier et le dernier baiser que j'aurai reçu de mon enfant.

—Je te le promets, fit le docteur, attendri par le ton déchirant de cette prière.

A minuit sonnant, Maurice et Pauline se courbaient, au pied de l'autel, sous la main du prêtre qui bénissait leur union. Beaudouin et le juge étaient témoins. Auroro pleurait, sans pouvoir entièrement chasser de son esprit la douce pensée que, dans un an, ce serait son tour.

Quand les mariés se dirigèrent vers la sortie, où les attendait une voiture attelée, ils rencontrèrent l'intendant sur le passage.

Comme le pensaient aussi les témoins, Pauline croyait aller seulement à quelques lieux de Paris... à Melan ou à Fontainebleau, les deux endroits à la mode pour les nouveaux mariés de cette époque.

En voyant son vieux serviteur, dont elle ne s'était jamais séparée, elle s'arrêta.

—Est-ce que tu ne viens pas avec nous ? demanda-t-elle surprise.

—Je vous rejoindrai demain.

—O le vilain ! qui m'abandonne...

—Allons ! mon amie, embrassez votre vieux Colard, conseilla Maurice.

—Non, dit en riant Pauline. Pour sa punition, j'y ne l'embrasserai que quand il nous aura rejoints. Cela le fera accourir plus vite.

Et, avec une charmante moue de bouderie et un petit geste menaçant du doigt, elle s'éloigna.

Plus pâle qu'un mort, adossé à un pilier qui le soutenait debout, car ses jambes pliaient sous lui, Pigeot regarda disparaître sa petite-fille qu'il ne devait plus revoir et qui partait sans l'avoir embrassé.

—Oh ! fit-il d'une voix brisée par une immense douleur, Dieu ne pouvait pas m'infliger de plus cruel châtiment.

.

Le lendemain tout Paris parlait de Colard, le dévoué serviteur de Brichet, qui n'avait pas eu la force de survivre à son maître.

Le matin, en ouvrant l'église, le sacristain avait trouvé le fidèle domestique étendu sur la pierre du tombeau où la veille on avait enfermé le procureur. Une fiole que pressait sa main crispée, prouvait qu'il était venu s'empoisonner près du corps de celui qu'il avait si longtemps servi.

Quand on lui apprit cette nouvelle, la glotonne présidente sortait de table.

—Oh ! s'écria la belle blonde, quelle émotion... j'étouffe !!

A quoi de Ravannes, qui n'était plus amoureux, répondit assez brutallement :

—Vous vous êtes trop gavés de choux rouges, ma grosse Ouguégonde

FIN

La semaine prochaine, nous commencerons un des plus beaux feuilletons que nous ayons lu depuis longtemps.

CHEZ L'OUVRIER CHRETIEN

La semaine est finie, le travail est terminé : les ouvriers sont partis en jetant un joyeux : « Bonsoir ! »

Son salaire trottant dans sa poche, l'ouvrier se hâte content, il lui tarde de revoir sa femme, son enfant, sa maisonnette, qu'il a quitté depuis six jours.

Une propreté minutieuse embellit la modeste chambrette, et le poêle reluit comme de l'or ; la femme et l'enfant, tout joyeux, reçoivent le père à son arrivée dans son humble domaine.

Le salaire honnêtement gagné suffit à la mère de famille, c'est la vie de son entourage bien-aimé ; elle trouve même quelque peu à mettre de côté ; cette modeste épargne n'est-elle pas le gage de ses vertus ?

Et la joie et la paix, fruits d'un travail béni, règnent dans ce tranquille petit royaume.

CHEZ L'OUVRIER SANS DIEU

La semaine est finie, le travail est terminé; le père ne viendra pas, la nuit est déjà avancée.

À la lueur de la lampe mourrante, tristement, l'un après l'autre, les enfants vont prendre le repos: le sommeil pèse sur ces petits yeux; la mère seule ne dort pas.

La malheureuse! elle se glisse silencieuse hors de la pauvre chambrette. elle sait bien où elle doit aller le chercher; elle connaît trop, hélas! le lieu maudit.

Elle y trouve son époux ivre, la moitié du salaire est déjà dépensé. Alors, elle le supplie de le suivre, elle lui parle doucement, elle ne lui adresse pas un mot de reproche.

Elle l'amène jusqu'à son lit, endormi et sans connaissance; elle l'y étend avec soin, puis elle tombe elle-même à genoux. « Mon Dieu! comment cela finira-t-il? »

UN AMOUR TERRIBLE

Il existe en Grenade une vieille coutume.

Chaque année a lieu un grand bal public au profit des pauvres. Non seulement toute la haute société de la ville se fait un devoir d'y assister, mais des autres villes de l'Andalousie et de Madrid même accourent à Grenade, à cette occasion, un grand nombre de personnes du meilleur monde.

L'attrait de la fête consiste dans le droit dont jouit tout cavalier de solliciter d'une dame l'honneur de danser avec elle. Il achète ce privilège au prix d'une somme qui est immédiatement versée à la caisse des pauvres. Plusieurs prétendants peuvent se mettre à la fois sur les rangs; il s'établit entre eux une véritable enchère, et c'est avec le plus offrant et dernier enchérisseur que la dame est tenue de danser. Nulle femme ne peut se soustraire à cette obligation, nul mari ne peut empêcher sa femme de danser avec un étranger, à moins qu'il n'offre lui-même une somme supérieure à celle de son rival du moment. C'est la loi de la fête; tous savent, en entrant, qu'ils seront tenus de s'y soumettre.

Don Ramon Moreno ne l'ignorait pas lorsqu'il conduisit sa jeune femme au bal annuel de charité. Il eut été grand dommage, en vérité, qu'elle n'y parut point, tant sa grâce et sa beauté jetaient d'éclat. Pourtant dans ses yeux rêveurs on apercevait je ne sais quelle ombre de tristesse qu'accroissaient encore la pâleur de son teint et la délicatesse de toute sa personne. Elle ne répondait guère que par monosyllabes aux questions que lui adressait son mari, et par un sourire d'une mélancolie profonde aux compliments de ses nombreux admirateurs.

— Voyons, mon amie, lui dit don Ramon en lui offrant le bras pour aller sur la terrasse lui faire respirer l'air frais du soir, rien ne pourra-t-il donc vous distraire de vos pensées?

Elle se leva sans répondre, mit la main sur le bras de son mari et se disposait à le suivre, quand elle se sentit secouée des pieds à la tête par une violente commotion. Ses yeux démesurément ouverts se fixaient sur un étranger qu'elle n'avait pas remarqué jusque-là, mais dont le regard ardent et passionné ne l'avait pas perdue de vue depuis son arrivée au bal.

— Lui! murmura-t-elle avec un transport mêlé d'effroi; lui! Miguel!

Et elle s'affaissa sur le siège qu'elle venait de quitter.

— Qu'avez-vous donc, Carmen? dit don Ramon Moreno; seriez-vous souffrante?

— Senor, pourquoi m'avez-vous trompée? Pourquoi m'avez-

vous assuré qu'il était mort? Ah! ce que vous avez fait, don Ramon, est indigne d'un honnête homme; vous avez acheté mon consentement au prix d'un mensonge.

— De quoi parlez-vous, Carmen, et que signifie votre langage?

— Il signifie que je ne voulais pas vous épouser, que je voulais rester fidèle à mon ancienne et unique affection. Mon père m'a fait un devoir d'y renoncer. Vous savez à quelles menaces, à quelles prières il a eu recours. Il y allait de sa fortune et de son honneur. Longtemps, j'ai résisté, et je n'aurais jamais cédé, si lui et vous ne m'aviez affirmé la mort de Miguel. Or, Miguel n'est pas mort, puisque le voilà!

Et son regard se dirigeait vers l'étranger.

Don Ramon n'eut pas le temps de répondre, car Miguel avait quitté sa place et s'avancé l'air calme mais résolu. Arrivé à deux pas:

— Madame, dit-il en s'inclinant respectueusement devant Carmen, voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi?

Elle se sentit défaillir, porta la main à son cœur, comme pour en comprimer les battements; puis, sentant peser sur elle les regards des personnes qui l'entouraient et trembler le bras de son mari, résolue d'ailleurs à s'exprimer immédiatement avec Miguel:

— Combien offrez-vous? lui demanda-t-elle selon l'usage.

— Mille piastres, répondit-il.

— C'est moi, senor, qui aurai le plaisir de danser avec ma femme, riposta don Ramon, et ce plaisir, je ne croirai pas le payer trop cher en donnant aux pauvres dix mille piastres.

— Et moi dix mille, reprit froidement Miguel.

Les assistants ne purent retenir un mouvement d'approbation. Don Ramon comprit qu'à insister davantage il se rendrait ridicule; d'ailleurs, il était là, il ne perdrait pas son adversaire de vue; quel danger pourrait-il y avoir à le laisser danser avec Carmen? C'est sur un autre terrain qu'il comptait prendre sa revanche. Il s'efforça de composer ses traits et du ton le plus aimable qu'il put prendre:

— En vérité, senor, j'aurais mauvaise grâce à vous priver d'une satisfaction qui me flatte autant qu'elle m'honore. Votre insistance me prouverait, si je ne le savais déjà, quel prix je dois attacher à la possession d'une femme qu'un cavalier aussi parfait estime assez pour payer dix mille piastres la simple faveur de danser avec elle.

Miguel tira de sa poche un carnet de chèques, inscrivit sur le premier feuillet un bon de dix mille piastres, le détacha et le remit à l'un des commissaires de la fête. Puis il tendit le bras à Carmen.

Pendant ce colloque, la jeune femme n'avait pas fait un mouvement. Défaillante, à demi-morte elle eut cependant la force de se lever et de suivre son cavalier.

Miguel lui enleva la taille de son bras nerveux, et la valeo les emporta dans son tourbillon.

— Ah! madame, murmura le jeune homme à l'oreille de Carmen, ce n'est pas de dix mille piastres, c'est de toute ma fortune, c'est des millions que j'avais amassés pour venir les déposer à vos pieds, c'est de ma vie, qui désormais n'a plus de charme pour moi, que j'aurais payé ce moment. Non que j'attache aujourd'hui le moindre prix à l'honneur de danser avec vous; mais j'ai besoin de vous dire que je vous méprisais!

— Grâce! grâce! Carmen dont le cœur saigna sous l'insulte. Point de grâce pour une parjure! Vous m'aviez promis de

m'attendre, et me rester fidèle jusqu'à la mort, et vous avez trahi tous vos serments.

—Mais, Miguel, tu ne fais pas!

—Je ne fais qu'une chose, Carmen, c'est que tu es la femme d'un autre, c'est que tu es perdue pour moi, c'est que la jalousie me dévore, c'est que je veux me venger...

—Oui, tu as raison, venge-toi, je mérito la mort; tue-moi, Miguel. Aussi bien, qu'était pour moi la vie depuis que je t'avais perdu? Que serait-elle maintenant que je t'ai retrouvé et que je ne puis plus être à toi? Car c'est toi seul que j'aime; mon père m'a forcé d'épouser cet homme, mais lui, je ne l'ai jamais aimé.

—Viens donc! fuyons ensemble!

—Fuir! je ne le puis; ce serait me déshonorer.

En ce moment ils passaient devant don Ramon. La vue de l'homme qui lui avait ravi son amour et son bonheur suffit pour dissiper l'attendrissement dont les paroles de Carmen avaient un instant amoili le cœur de Miguel. Ivre de jalousie et de fureur, il serra plus étroitement la jeune femme, précipita le mouvement de ses pas, puis follement, passionnément, aux yeux de tous, il déposa sur ses lèvres un long baiser.

Don Ramon Moreno le vit et s'élança pour l'arrêter et lui enlever sa femme.

Quand les deux rivaux furent en présence, Miguel ouvrit les bras et laissa tomber Carmen dans ceux de don Ramon.

Don Ramon ne reçut qu'un baiser, Carmen était morte, étouffée par son amant.

F. DE NOGÉ

VARIÉTÉS

Scènes conjugales :

—Monsieur, la vie commune est insupportable et je vais demander le divorce. Vous préférez vos bêtes à vos épouses. Ne ventz-vous pas, après m'avoir refusé un chapeau, de faire empailler luxueusement votre chien Pyrame?

—Mais, ma bonne amie!

—Il n'y a pas de mais. Osez donc dire que vous en feriez autant pour moi!

Pour réussir dans le monde, il faut avoir l'air fou et être sage.

X... est ladro à rendre des points à Harpagon.

L'autre jour, comme on parlait d'événements possibles menaçant la sécurité de chacun :

—Moi, dit X..., si cela arrivait, je disparaîtrais tout de suite, je me cacherais au fond de mon porte-monnaie!

—Oh! ce serait trop triste! lui dit un camarade, on serait sûr de ne plus te revoir: il s'ouvre si rarement!

Bon chasseur!...

Chambardas vient de lâcher en pure perte les deux coups de son Lefauchaux sur une compagnie de perdreaux.

—Croyez-moi, dit-il à son compagnon de chasse, rien n'est difficile comme de tuer les perdreaux, quand ils sont si nombreux...

—Allons donc!

—Mais si... parce qu'en se plaignant les uns devant les autres, ils se garantissent mutuellement!

NOS PRIMES

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus: n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Les histoires contenues dans les trois séries ci-après détaillées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$20 dans les librairies. Par conséquent ceux qui prennent un abonnement de trois années au FEUILLETON recevront pour plus de \$35 de littérature variée des meilleurs auteurs.

Notre collection étant très-restreinte, nous conseillons à nos amis de se hâter.

PRIMES OFFERTES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de son abonnement pour une année ou plus, recevra en prime l'une des séries ci-après mentionnées (une série par chaque année d'abonnement—au choix) contenant les histoires suivantes complètes :

PREMIÈRE SÉRIE

L'Homme des Grèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à l'Épée — Un Noviciat — Le Roi des Voleurs — Le Trésor de Strongsky — Les Héritiers du Poignard — La Main Malheureuse — et plus de cinquante historicettes, variétés, etc.

Cette collection embrasse plus de deux années du journal.

DEUXIÈME SÉRIE

Une Vengeance de Peau-Rouge — La Demoiselle du Cinquième — La Grande Halte — Les Meurtriers de l'Héritière.

Cette collection renferme près de deux années du journal.

TROISIÈME SÉRIE

Les Aventures du Capitaine Vatan — La Dame de Pique — La Fille de Marguerite.

Cette collection embrasse plus de deux années du journal.

Les personnes qui prendront un abonnement de trois ans recevront en plus les ouvrages suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Toute personne qui nous enverra trois nouveaux abonnés recevra gratuitement toutes nos primes.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal comme suit:—Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payables d'avance. On s'abonne pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er de mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents: 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur paiements, le tout payable à la fin du mois.

MORKEAU & OIL, Éditeurs,

Boîte 1986.

No 475 Rue Ursig, Montréal.